III

UNE SOURCE DE VIRGILE DANS LES *GÉORGIQUES*

PAR E. DE SAINT-DENIS
Professeur à la Faculté des lettres de Dijon

La composition des *Géorgiques* est un problème de structure et de chronologie, complexe et délicat. La critique moderne, en effet, ne s'est pas contentée de rechercher les textes grecs et latins que Virgile utilisa pour nourrir ses développements techniques et les égayer d'embellissements poétiques ; avec hardiesse, souvent avec éclat, toujours avec ingéniosité, s'appuyant sur le plan de chaque livre, sur l'étude des influences subies par le poète et sur les allusions historiques contenues dans le poème, elle a souscrit au jugement de Montaigne qui admirait dans les *Géorgiques* « *le plus accomply ouvrage de la poésie*[1] » ; elle a surtout « *mis en pièces le poème, afin de mieux déceler les étapes de sa composition*[2] ».

En 1929, par des méthodes et des solutions différentes, D. L. Drew et E. Burk ont retrouvé dans les quatre livres une unité organique. Le premier[3] s'est attaché à dessiner l'architecture de chaque livre, à dresser un tableau minutieux de correspondances entre les passages techniques et les développements épisodiques : à l'intérieur d'un même chant ; entre le I^er^ et le III^e^, le II^e^ et le III^e^ ; en un mot, à retrouver une symétrie voulue par le poète entre les deux groupes, I-II, III-IV. C'est, au contraire, une unité intérieure et philosophique — qui l'eût cru? — que E. Burk[4] a découverte : ainsi, dans le livre I, Virgile aurait successivement considéré la

1. Montaigne, *Essais*, II, 10.

2. J. Bayet, *Les premières Géorgiques de Virgile*, *Rev. Phil.*, 1930, p. 128-150, 227-247.

3. D. L. Drew, *The structure of Vergil's Georgics*, *Amer. Journal of Phil.*, 1929, p. 242-254. — Pour illustrer sa thèse des deux *double-books* et des *opposing sub-chapters*, l'auteur a dressé un tableau synoptique qui juxtapose, horizontalement, le plan du chant I et du chant III, celui du chant II et du chant IV ; verticalement, I et II, III et IV. Ce tableau fait apparaître les symétries entre I et III, II et IV, d'une part ; I et II, III et IV, d'autre part ; mais aucune correspondance ne se laisse apercevoir, en diagonale, c'est-à-dire entre I et IV, II et III.

4. E. Burk, *Die Komposition von Vergils Georgika*, *Hermes*, 1929, p. 279-321.

peine du laboureur, le temps dans ses rapports avec le calendrier des travaux agricoles et le temps dans l'absolu.

Plus nombreux sont les critiques qui ont, en dépit des affirmations de Virgile, discuté l'unité de son œuvre et relevé les indices de remaniements successifs. En 1857, Tittler[1] soutenait cette thèse : les deux premiers chants avaient été d'abord publiés avant l'année 30 ; les deux derniers, composés ensuite et lus en 29, furent, pendant onze ans, l'objet de refontes. En 1901, R. Sabbadini[2] prétendait que les *premières Géorgiques* de Virgile, achevées avant le 2 septembre 31 et terminées par l'éloge de la vie rustique, comprenaient les chants I et II (jusqu'au vers 541) ; l'année suivante, les chants III et IV auraient été composés, et l'ensemble du poème lu par Virgile à Octave, au cours de l'été 29 ; enfin, une édition définitive, remaniée, aurait été publiée entre 20 et 19. En 1930, M. J. Bayet a brillamment repris la question des *premières Géorgiques* ; par l'étude des sources et des allusions historiques, il administrait la preuve d'une hypothèse ainsi formulée : « *Virgile conçut d'abord ses Géorgiques sous la forme d'un poème de dimensions réduites que représente pour nous le premier chant (moins son prélude : v. 1-42) de l'édition définitive ; il écrivit ces premières Géorgiques entre les années 39 et 37, et, lorsqu'il les intégra dans son poème fort élargi, tint à leur conserver la couleur qu'il leur avait originellement donnée*[3]. »

Mon dessein n'est pas d'entrer dans l'examen de ces thèses, mais de poser une question très simple, peut-être naïve : au début des *Géorgiques*, Virgile indique un plan d'ensemble :

> *Quid faciat laetas segetes, quo sidere terram*
> *uertere, Maecenas, ulmisque adiungere uitis*
> *conueniat, quae cura boum, qui cultus habendo*
> *sit pecori, apibus quanta experientia parcis,*
> *hinc canere incipiam.*
>
> (*Georg.*, I, 1-5.)

Que ce début fixe un plan préétabli, ou qu'il ait été ajouté après coup en tête de l'édition complète pour donner à l'ensemble son

1. Tittler, *Ueber die Zeit der Veröffentlichung der Georgica Virgils*, progr. Brieg, 1857.

2. R. Sabbadini, *La Composizione delle Georgiche di Vergilio*, *Rivista di Filol. class.*, 1901, p. 16-22.

3. J. Bayet, *art. cit.*, p. 131.

unité, il comporte une division très nette de l'agriculture en quatre parties : travail des céréales (avec subdivision : opérations rustiques et données astronomiques) ; arboriculture (représentée par la viticulture) ; élève du bétail (avec subdivision : bœufs et menu bétail) ; apiculture. On peut aussi noter que le *-que* du second vers répartit ces quatre sections en deux groupes de deux, et que tel est bien le groupement des quatre livres : I et II, III et IV, chaque groupe étant précédé d'un préambule et terminé par un éloge, celui de la vie champêtre (2, 458-542), et celui de C. Cornelius Gallus (à la fin du livre IV, dans la première édition). Tout cela, maintes fois, a été dit. Mais pourquoi ce plan? Virgile l'a-t-il inventé? ou l'a-t-il emprunté à un traité d'agriculture, à un poème didactique?

* * *

Question oiseuse, peut-être, puisque les commentateurs s'abstiennent pour la plupart de la poser. De ce plan d'ensemble, Forbiger a dit ingénieusement qu'il comportait une gradation ascendante : des graminées aux arbustes et arbres ; puis des plantes aux animaux, en passant du bétail aux abeilles, qui, par leur intelligence industrieuse, approchent de l'humanité : *Primis quatuor uerss. argumentum operis exponitur : agricultura et rusticatio, lib. I ; uitium et omnino arborum cultura, lib. II ; res pecuaria, lib. III ; res apiaria, lib. IV. Animaduertenda autem in totius carminis* οἰκονομίᾳ *s. ordine pulcherrima gradatio a minori ad maius, ex qua incipit poeta a graminibus et herbis, transit deinde ad frutices et arbores, tum, a rebus inanimatis ad animatas uitaque praeditas transgressus, de animalibus agit, et postremo quidem de apibus, sollertia sua et industria ad hominum similitudinem accedentibus*[1]. Mais il n'en dit pas plus et se contente de renvoyer, après Servius, pour le vers 1, au titre d'Hésiode : ἔργα καὶ ἡμέραι. Or, ce vers ne se rapporte qu'au chant I des *Géorgiques ;* et nous n'aurons pas de peine à montrer que, si Virgile a rêvé d'être l'Hésiode latin, il n'a pas emprunté à son prédécesseur grec son plan d'ensemble.

Dans son édition des *Géorgiques*, E. Glaser a rapidement affirmé, sans aucune démonstration, que Virgile suivait Caton et Varron ; il commente ainsi les cinq premiers vers : « 1) *Ackerbau ;* 2) *Baum-*

1. A. Forbiger, *P. Vergili Maronis opera*, Lipsiae, 1872, I, p. 180.

zucht ; 3) *Viehzucht* ; 4) *Bienenzucht. Vergil befolgt hierbei dei schon von Cato und Varro adoptirte Eintheilung des Feldes in 1) Saatacker ; 2) Baumpflanzung ; 3) Viehweide ; 4) Gartenland für Bienen*[1]. »

Rapprocher les *Bucoliques* des *Idylles* de Théocrite, les *Géorgiques* des *Travaux et Jours* d'Hésiode, et l'*Énéide* des épopées homériques : ce lieu commun a obsédé l'esprit des grammairiens anciens ; cette triple ressemblance est formulée par Servius, Philargyrius et Probus, dans la *Vita Monacensis* et la *Vita Gudiana I*[2]. Citons le commentaire de Servius, qui est le plus détaillé à cet égard : *Vergilius in operibus suis diuersos secutus est poetas : Homerum in Aeneide, quem licet longo interuallo, secutus est tamen ; Theocritum in Bucolicis, a quo non longe abest ; Hesiodum in his libris, quem penitus reliquit... Cum Homeri et Theocriti in breuitatem scripta collegerit, unum Hesiodi librum diuisit in quattuor. Quod ratione non caret ; nam omnis terra, ut etiam Varro docet, quadrifariam diuiditur ; aut enim aruus est ager, id est sationalis ; aut consitus, id est aptus arboribus ; aut pascuus, qui herbis tantum et animalibus uacat ; aut floreus, in quo sunt horti apibus congruentes et floribus* (*Comment. in Georg., Prooem.*). Et, renchérissant avec hardiesse, l'auteur de la *Vita Monacensis* affirmait : *Isiodum Ascreum in Georgicis (assimilatus est), qui duos libros composuit de agricultura, unum de semine farris et plantatione uitis et arborum, alterum de pastu pecorum et iumentorum et de pastu uel cura apium ; econtra Virgilius scribit quatuor propter quatuor species agriculturae.* En réalité, les *Travaux et Jours*, consacrés à la morale autant qu'à l'agriculture, offrent une disposition à laquelle Virgile n'a rien emprunté de sa division d'ensemble. C'est dans la partie qui va du

1. E. Glaser, *P. Vergilius Maro's Georgica*, Halle, 1872, p. 53. L'édition Lechatellier (Poussielgue), une des rares qui aient posé la question, interprète comme Glaser : « *Peut-être le traité de Varron a-t-il suggéré à Virgile l'ingénieuse disposition des matériaux qu'il a adoptée dans son poème.* » La même édition adopte, d'ailleurs, l'explication de Forbiger, dont elle traduit la note citée ci-dessus : « *La matière choisie par Virgile est disposée avec art dans les 4 Livres dont se compose l'ouvrage : une heureuse gradation nous fait passer successivement de la terre brute et des moissons qui la couvrent aux arbres qu'elle porte, puis aux troupeaux qu'elle nourrit, jusqu'à ce que nous arrivions au plus haut degré de l'échelle des êtres animés, à ces abeilles qui semblent participer de l'intelligence humaine.* » La plupart des éditions et des études sur Virgile constatent le plan d'ensemble et n'essaient pas de l'expliquer ; cf. A. Bellessort, *Virgile*, Paris, 1920, p. 86 ; H. Goelzer, *Virgile*, Paris, Les Belles Lettres, p. XIII-XIV.

2. Cf. *Vitae Vergilianae* (J. Brummer), Lipsiae, 1933 : Philargyrius I, l. 145-154 ; Vita Monacensis, 106-110 ; Vita Gudiana I, 26-27 ; Probus, 13. *Seruii Comment. in Georg.* (Thilo), p. 128.

vers 383 au vers 617 qu'Hésiode a décrit les grands travaux des champs[1] ; mais alors il s'adresse surtout au laboureur : les deux dates importantes de la vie rustique sont la moisson et les semailles (v. 383-404) ; les animaux, les serviteurs, les instruments cités sont ceux que le laboureur acquiert et utilise (v. 405-447) ; dans son calendrier rustique figurent surtout les semailles (v. 448-492), la moisson (v. 571-581), le battage (v. 597-608) ; quant à la taille des vignes, elle est traitée en quelques vers (v. 564-570) ; et, si la vendange occupe les vers 609-617, on sait qu'elle est absente des *Géorgiques*[2]. Dans les *Travaux et Jours*, aucun précepte sur les arbres fruitiers ; Hésiode, enfin, omet l'olivier et les abeilles. En face de cette description cyclique et incomplète, qui part des semailles pour y revenir, sans quitter, ou peu s'en faut, le laboureur[3], comment pourrait-on mettre le plan de Virgile qui, sur quatre chants, en consacre un à la vigne et à l'olivier, un à l'apiculture? Hésiode fait très rapidement allusion au bétail (v. 582 et suiv.) ; Virgile traite en un livre l'élevage du gros et du menu bétail. Hésiode a été la première source de Virgile dans le livre I des *Géorgiques*, qui est, par excellence, celui du labourage, des semailles et des moissons, et qui fait tant de place au temps législateur des travaux agricoles. L'influence d'Hésiode pourrait encore expliquer pourquoi la culture des céréales est, dans le plan de Virgile, poussée au premier plan[4]. Mais ce plan d'ensemble ne vient pas d'Hésiode, et le vers du poète latin ne doit pas nous abuser :

Ascraeumque cano Romana per oppida carmen
(*Georg.*, 2, 176);

ni la reprise de Properce[5], ni l'affirmation de la *Vita Monacensis*.

1. Cf. analyse des *Travaux et Jours*, dans édit. P. Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1928, p. 71 et suiv.

2. Trois vers y font allusion, au début du chant II, dans l'invocation à Bacchus (6-8). Mais elle ne reparaît pas dans le calendrier du vigneron (397-419).

3. Cf. J. Bayet, *art. cit.*, p. 227 : « *Les commentateurs anciens affirment qu'en entreprenant les Géorgiques, Virgile entendait s'inspirer d'Hésiode et ajoutent que, par un coup de génie, il répartit en quatre livres la matière que lui offrait le poète grec. On croira volontiers qu'ils n'avaient pas lu de fort près, si même ils les avaient lus, les Travaux et Jours : ils y auraient rencontré cinq vers sur les vignes, sur les plantations et les troupeaux de vagues allusions dispersées, sur les abeilles rien; au premier plan, des problèmes moraux; au second les céréales, au troisième les superstitions, quelques préceptes de navigation entre deux. Il n'y a, en fait, aucun rapport entre Hésiode et les trois derniers chants des Géorgiques.* »

4. Cf. J. Bayet, *Ibid.*, p. 230 et suiv.

5. Prop., 2, 34, 77 : *Tu canis Ascraei ueteris praecepta poetae.*

Virgile a simplement revendiqué l'honneur d'avoir donné, chez les Romains, droit de cité à la poésie agronomique, illustrée chez les Grecs par Hésiode.

A Caton, Virgile doit sans doute beaucoup de précisions techniques, disséminées dans son œuvre. Mais le vieil agronome latin ne pouvait fournir à Virgile un plan avec grandes divisions, pour la bonne raison qu'il avait été lui-même incapable d'en introduire un dans l'ensemble de son traité. Sans doute, le poète, comme le technicien, se représente une exploitation qui n'est point spécialisée ; des *Géorgiques*, comme du recueil *De agri cultura*, on peut déduire un idéal de polyculture qui fut celui des vieux Romains, et dont le prix était manifeste aux contemporains de Virgile, pressés par le danger croissant des famines et d'une économie d'importations. Mais on chercherait en vain dans le traité de Caton une définition complète de l'agriculture, une division méthodique à quoi pourrait correspondre le début de la *première Géorgique*. Pour commencer, Caton semble suivre un ordre chronologique, comme s'il assistait à l'acquisition, à l'installation, à l'exploitation d'un nouveau domaine. Or, ce plan n'a pas été suivi par Virgile. D'ailleurs, très vite, Caton abandonne son ordre chronologique et met bout à bout des chapitres concernant le pressoir, la construction des murs, la préparation de la chaux, l'abattage du bois, l'édification du pressoir, l'énumération des ustensiles nécessaires à la fabrication du vin. Toute la fin de l'ouvrage est un fatras de considérations agronomiques, de recettes culinaires, de formules vinicoles ou magiques et de remèdes. L'exploitation italienne est, aux yeux de Caton, dirigée par un homme qui connaît la maçonnerie, la charpente, la menuiserie, comme l'art de mélanger les vins et de les contrefaire : autant d'activités sur lesquelles Virgile reste silencieux. Caton n'a pas négligé les prairies, si importantes dans l'exploitation italienne, pour la nourriture du bétail ; aussi le chapitre 50 est consacré à la manière de semer les prés, et le chapitre 53 à la fenaison. Or, Virgile n'a pas abordé ce sujet. Par contre, Caton ne dit rien des abeilles, auxquelles Virgile a consacré tout un livre. En dépit de la note de Glaser, citée plus haut, nous ne trouvons pas dans le *De agri cultura* la réponse à la question posée.

Et dans les *Res Rusticae* de Varron? Celui-là ne négligeait pas la composition ! On ne peut raffiner davantage dans l'art de diviser, de subdiviser, si l'on doit appeler art de composer la minutie du

pédant qui, soucieux d'obtenir une symétrie parfaite, découpe à l'intérieur de chaque partie un même nombre de sous-parties, que la matière s'y prête ou non[1]. Point n'est besoin d'entrer dans les détails de ce dépeçage varronien. Il nous suffit de dessiner le plan général : trois livres : *de agri cultura*, *de re pecuaria*, *de uillaticis pastionibus*. Dès l'abord, nous apercevons que tout autre est le plan de Virgile, en quatre parties. Où Servius, copié par Isidore de Séville (*Orig.*, 15, 13, 6), aurait-il pu trouver, chez Varron, la division reproduite plus haut, d'après laquelle les terres étaient de quatre sortes : *ager*, *consitus*, *pascuus*, *floreus*? On ne lit rien de semblable dans Varron, *R. R.*, 1, 6, donné en note par l'édition Hagen de l'*Appendix Seruiana*, ni dans aucun chapitre des *Res Rusticae*.

En outre, après avoir distribué sa matière en trois livres, Varron introduit dans la première étude, *de agri cultura*, les subdivisions que voici :

A) Connaissance du fonds à exploiter :
  a) le terrain proprement dit ;
  b) les bâtiments et les étables ;

B) Personnel et matériel de l'exploitation :
  a) les travailleurs ;
  b) les instruments aratoires ;

C) Façons que la terre exige :
  a) les opérations préparatoires ;
  b) le choix des terrains ;

D) Époques convenables à ces travaux :
  a) d'après la révolution annuelle du soleil ;
  b) d'après le cours mensuel de la lune.

Or, à certaines de ces parties (par exemple, les bâtiments et les étables, les travailleurs), rien ne correspond dans l'architecture virgilienne, en particulier dans la *première Géorgique* dont la ma-

1. Par exemple, le premier livre ayant été divisé en quatre sections, la première (connaissance du fonds) est subdivisée en deux : la terre; les bâtiments et les étables; à son tour, la première subdivision est découpée en quatre : 1° la configuration du terrain; 2° la qualité du sol; 3° l'étendue de la propriété; 4° les chances de sécurité (*R. R.*, 1, 5). Le livre II se divise en $3 \times 3 = 9$ parties, dont chacune se subdivise en 9 sous-parties, soit 81 petits tiroirs. Il en résulte des découpages monstrueux; par exemple (1, 17), Varron distingue le genre parlant (esclaves), le genre dont la voix est inarticulée (bœufs), le genre muet (voitures)!

tière est pourtant celle de ce livre I. Au reste, Varron reprenait, en le compliquant, l'ordre chronologique essayé par Caton ; Virgile n'a pas suivi, dans son chant I, le cultivateur acquérant et installant un nouveau domaine. Cela ne veut pas dire que Virgile n'ait rien emprunté à Varron. Au contraire, il lui doit beaucoup, surtout en ce qui concerne la viticulture[1] ; il a même exploité, dans ce chant II, quelques digressions poétiques, amorcées par Varron[2]. Mais celui-ci n'avait pas traité à part la culture des céréales et l'arboriculture ; elles ont été distinguées par Virgile. Autre différence de plan : si Varron, à la fin de son premier livre, s'étend longuement sur l'olivier et ses fruits, sur la récolte des olives et la fabrication de l'huile[3], Virgile, au contraire, dans son chant II, attribue à la vigne une place royale et, en quelques vers, il exécute l'olivier. Enfin, dans son troisième livre, Varron s'occupe des ruchers, mais aussi des volières, de la basse-cour, du gibier, des escargots, des viviers ; tandis que Virgile, dans son chant IV, s'en tient à l'apiculture.

La question posée doit-elle donc rester sans réponse? Et, après tout, Virgile n'avait-il pas assez de génie pour inventer lui-même ce plan et cette distribution en quatre livres, dont Forbiger a loué la gradation ascendante?

* * *

Cette division ne s'imposait pas ; les remarques précédentes, touchant l'ordre suivi par Hésiode, Caton et Varron, suffiraient à le montrer. Ce n'est pas tout.

Columelle, qui avait tant d'admiration pour Virgile, qui le citait si souvent et louait la sûreté de ses connaissances techniques, ne poussait pas la dévotion jusqu'à respecter le plan de son dieu. Dans la préface de son livre I, il disait l'étendue de l'agriculture, la difficulté de recenser toutes les parties qui composent, comme autant

1. En particulier, l'idée de présenter dans leur ordre successif les travaux du vigneron, en partant de la plantation (*Georg.*, 2, 259 et suiv.) — ordre respecté par Virgile, malgré quelques digressions, jusqu'au vers 419 — vient du tableau cyclique dressé par Varron au livre I (28 et suiv.).

2. Pour la symétrie de la plantation, Varr., *R. R.*, 1, 7; *Georg.*, 2, 277 et suiv.; sur l'éloge de l'Italie, *R. R.*, 1. 2; *Georg.*, 2, 136 et suiv.; le sacrifice du bouc, ennemi de la vigne, *R. R.*, 1, 2; *Georg.*, 2, 380 et suiv.; la noblesse du métier de cultivateur, *R. R.*, 1, 2, 3, *passim*; *Georg.*, 2, 458 et suiv.

3. *R. R.*, I, 55-66.

de membres, ce vaste corps ; d'abord les connaissances nécessaires à la culture proprement dite — ce qui fait penser à la *première Géorgique ;* — ensuite, ce qui concerne la plantation, l'entretien des arbres et de la vigne — voilà le chant II de Virgile ; — enfin, tout ce qui a trait à l'acquisition et à la conservation des troupeaux — c'est le sujet de la *troisième Géorgique.* Mais, déjà, Columelle subdivise cette troisième partie : chevaux, bœufs, brebis, chèvres, truies et verrats, volailles et abeilles ; ce cadre déborde singulièrement celui de Virgile.

Après des considérations préliminaires sur le choix de la terre, son orientation, la disposition des lieux et le personnel, Columelle aborde la culture proprement dite (*terrae cultus*) ; or, il se garde d'omettre la culture des prairies, à laquelle il affirme que les anciens Romains donnaient la palme sur tous les autres travaux rustiques (2, 16) ; nous l'avons dit, Virgile avait commis cette omission. Au livre III, Columelle retrouve le plan de Virgile ; il l'annonce lui-même, en passant à l'arboriculture et à la viticulture ; au chant II de Virgile correspondent, en gros, les livres III, IV, V, que Columelle consacre à la vigne, à l'olivier, aux arbres fruitiers. Viennent ensuite les livres VI (gros bétail) et VII (menu bétail), qui reprennent la matière du chant III (même subdivision) ; mais Columelle ajoute un livre entier, le huitième, pour traiter des volailles, du gibier et des poissons. Son livre IX correspond au chant IV de Virgile, mais il ne parle pas seulement des abeilles ; plusieurs chapitres consacrés aux parcs et aux bêtes sauvages font suite au livre précédent. Enfin, abordant l'horticulture, Columelle est obligé de reconnaître que Virgile, pour s'être enfermé dans d'étroites limites, a omis un sujet important, ou plutôt l'a traité d'une manière incomplète[1]. D'où ces vers qui ouvrent son poème

1. En effet, le jardin ne paraît dans les *Géorgiques* qu'à propos des abeilles et des fleurs nécessaires à leur nourriture (4, 109 et suiv.). Et Virgile s'excuse de ne pas chanter plus longuement l'art de cultiver et d'embellir les jardins :

> *Atque equidem, extremo ni iam sub fine laborum*
> *uela traham et terris festinem aduertere proram,*
> *forsitan et pinguis hortos quae cura colendi*
> *ornaret, canerem.....*
>
> (4, 116 et suiv.)

Décrivant ensuite le jardin du vieillard de Tarente, il est très sobre de détails quand il s'agit des légumes (4, 130), car c'est un jardin d'apiculteur (cf. *Ergo apibus fetis...*, 139 et suiv.).

sur les jardins et critiquent, tout en le rappelant avec exactitude, le plan de Virgile :

> *Hortorum quoque te cultus, Siluine, docebo,*
> *atque ea quae quondam spatiis exclusus iniquis*
> *cum caneret laetas segetes et munera Bacchi,*
> *et te, magna Pales, necnon caelestia mella,*
> *Vergilius nobis post se memoranda reliquit*[1].
>
> (10, v. 1-5.)

Palladius s'est écarté du plan virgilien encore plus que Columelle. Revenant à l'ordre chronologique des travaux agricoles, qui présidait à la description d'Hésiode[2], et au calendrier de Varron[3], il a, dans son traité en quatorze livres, développé dans le premier une introduction générale et assigné chacun des douze suivants à un mois de l'année, le livre XIV étant un poème didactique sur la greffe. Quant à la variété des travaux enseignés par Palladius, elle apparaît, dès l'abord, dans cette définition : *dicendum autem nobis est de omni agricultura et pascuis et aedificiis rusticis, secundum fabricandi magistros, et aquae inuentionibus, et omni genere eorum quae uel facere uel nutrire oportet agricolam ratione uoluptatis et fructus, suis tamen temporibus per uniuersa distinctis* (1, 1). Et la suite montre que Palladius considère, après Columelle, le poulailler et le jardin légumier aussi bien que le bétail et le rucher.

Servius a pris soin de répondre pédantesquement aux philologues qui reprochaient à Virgile son titre, sous prétexte que le nom de *Géorgiques* ne convenait qu'à l'agriculture proprement dite et à l'arboriculture, c'est-à-dire aux deux premiers chants : *male autem quidam georgicorum duos tantum esse adserunt libros, dicentes georgiam esse* γῆς ἔργον, *id est terrae operam quam primi duo continent libri — nescientes tertium et quartum, licet georgiam non habeant, tamen ad utilitatem rusticam pertinere ; nam et pecora et apes habere studii est rustici. Licet possimus agriculturam etiam in his duobus sequentibus inuenire : nam et farrago sine cultura non nascitur, et in*

1. Cf. Virg., *Georg.*, 4, 147-148 :

> *Verum haec ipse equidem spatiis exclusus iniquis*
> *praetereo atque aliis post me memoranda relinquo.*

2. Hés., *Op.*, 448-617.
3. Varr., *R. R.*, 1, 28 et suiv.

hortis colendis non minorem circa terras constat impendi laborem[1]. Querelle des mots sur les sens restreint et large de γῆς ἔργον, *Georgica, agri cultura*? Écho plutôt d'une discussion qui se prolongeait depuis Varron : quel est le domaine de l'agriculture? Au début du dialogue varronien (1, 2), Scrofa et Stolon exposent là-dessus leur point de vue, le second se rangeant aux côtés de ceux qui ont resserré le domaine de l'agriculture, en écartant le soin des troupeaux, affaire du pasteur plutôt que du cultivateur. Malgré les *Géorgiques* de Virgile, la question était encore discutée au temps de Columelle, qui rattachait à l'agriculture l'élève des bestiaux : *quoniam et hanc adsciuimus quasi agri culturae partem, cum separata sit ab agricolatione pastoralis scientia* (1. *Praef.*). Si bien que le plan de Virgile dut paraître aux uns trop étroit, aux autres trop large.

En outre, les anciens considéraient que la vie pastorale avait précédé la vie géorgique et que les hommes avaient connu l'art de soigner le bétail avant d'avoir su labourer la terre, planter et tailler les arbres ; telle était, d'après Varron[2], la théorie du savant Dicéarque. Et l'on sait quel parti en ont tiré les commentateurs de Virgile, pour expliquer l'ordre des *Bucoliques*, des *Géorgiques* et de l'*Énéide*, tableau synthétique et chronologique de l'activité humaine, qui fut d'abord pastorale, puis géorgique, enfin guerrière[3]. Ces explications font sourire, mais nous offrent un nouvel argument : le plan virgilien n'est pas davantage chronologique ; pour se conformer à l'histoire de l'activité humaine, ou de l'agriculture italienne, pastorale d'abord, géorgique ensuite, Virgile aurait dû placer d'abord l'élève des troupeaux, c'est-à-dire son chant III, étudier ensuite les prairies naturelles et artificielles, avant d'aborder le labourage, l'arboriculture et l'apiculture.

Enfin, un spécialiste, de nos jours, abordant l'étude de l'agriculture antique d'après les *Géorgiques* de Virgile, était frappé de l'éclectisme qui régnait dans le poème ; après avoir constaté que

1. Serv., *Proœm. ad Georg.*

2. *R. R.*, 1, 2.

3. Cf. Donat, *Vita Vergiliana* (J. Brummer), l. 240-249 : *illud erit probabilissimum, bucolicum carmen originem ducere a priscis temporibus, quibus uita pastoralis exercita (est) et ideo uelut aurei saeculi speciem in huiusmodi personarum simplicitate cognosci, et merito Vergilium processurum ad alia carmina non aliunde cœpisse nisi ab ea uita, quae prima in terris fuit; nam postea rura culta et ad postremum pro cultis et feracibus terris bella suscepta; quod uidetur Vergilius in ipso ordine operum suorum uoluisse monstrare, cum pastores primo, deinde agricolas canit, et ad ultimum bellatores.*

Virgile avait consulté les agronomes grecs, latins, carthaginois (Magon), il ajoutait : « *Est-ce à dire qu'il ait été dans ses intentions de composer à proprement parler un traité d'agronomie, une sorte de Théâtre d'agriculture et de Maison rustique? Il y a beau temps qu'on a fait justice d'une hypothèse à laquelle les contemporains eux-mêmes du poète ne se sont jamais arrêtés. Peu de temps après sa mort, Sénèque écrivait dans une de ses lettres à Lucilius : « Nec agricolas docere uoluit ⟨ Vergilius ⟩, sed legentes delectare; il n'a pas voulu instruire les cultivateurs, mais charmer les lecteurs. » D'ailleurs, Virgile nous laisse clairement entendre dès le début de son premier chant à quel plan il obéit, quel cadre il s'est tracé; ce n'est point l'agriculture tout entière, mais seulement quelques-unes de ses parties qui seront la matière variée, les thèmes éclectiques de son poème... Programme qui serait singulièrement incomplet, et bien disproportionné dans ses parties, si l'œuvre prétendait au titre de traité didactique*[1]. »

Dirons-nous que Virgile donnait à son œuvre une forme déjà poétique en la coulant dans un moule alexandrin? Car la division en quatre chants pouvait être, aux yeux des alexandrins, une élégance dans un poème didactique. Les *Aitia* de Callimaque et les *Argonautiques* d'Apollonios comptaient quatre chants. Mais cette question de nombre importe peu ; resterait à expliquer la répartition de la matière en ces quatre chants, la disproportion des chants I et IV, le dédain dont l'olivier a été victime dans le chant II, l'omission de la basse-cour et du jardin légumier, sans compter les lacunes déjà signalées. Nous ignorons, il est vrai, le plan suivi par Nicandre de Colophon dans ses *Géorgiques*, et par Parthénios, et par Magon le Carthaginois, et par beaucoup d'autres auteurs dont Varron et Columelle donnent des listes impressionnantes[2].

Qui veut parler des sources de Virgile dans les *Géorgiques* doit lire d'abord ces catalogues de noms et y puiser une leçon de prudence.

* * *

Cependant, je trouve, dans le *Cato maior* de Cicéron, un passage

1. R. Billiard, *L'agriculture dans l'antiquité d'après les Géorgiques de Virgile*, Paris, 1928, p. 10-11. Pour la citation de Sénèque, cf. *Ad Lucil.*, 86, 15.
2. Varr., *R. R.*, 1, 1, 8-10; Colum., 1, 1.

que je ne vois cité nulle part à propos des *Géorgiques* et de leur plan. Le héros de ce dialogue fait de la vie champêtre un éloge vibrant ; il y trouve occupations et plaisirs dignes de la vieillesse, et, pour en souligner la variété, il ajoute : *Nec uero segetibus solum et pratis et uineis et arbustis res rusticae laetae sunt, sed hortis etiam et pomariis, tum pecudum pastu, apium examinibus, florum omnium uarietate* (Cic., *C. M.*, 15, 54). (Les guérets, les prairies, les vignobles et leurs arbres ne sont pas les seuls charmes de la campagne, mais les jardins et les vergers, et encore les troupeaux qui pâturent, les essaims d'abeilles, les fleurs de toutes sortes.)

Si nous ne perdons pas de vue que le mot technique *arbusta* désigne les arbres tuteurs des vignes, et que *horti*, précisé par *pomaria*, se réfère aux vergers, nous trouvons dans cette définition du *Cato maior* le plan suivi par Virgile : les grandes divisions de l'agriculture (culture proprement dite, arboriculture et viticulture, élève du bétail, apiculture) ; l'ordre même des *Géorgiques* (*segetes et prata*, ch. I ; *uineae*, *arbusta*, *horti* et *pomaria*, ch. II ; *pecudum pastus*, ch. III ; *apium examina* et *flores*, ch. IV). Enfin, ce rapprochement explique deux anomalies du plan virgilien : l'horticulture y est abordée à propos de l'apiculture (*Georg.*, 4, 109 et suiv.) et réduite à la culture des fleurs variées, qui nourrissent les abeilles : cf. *apium examinibus, florum omnium uarietate.* Deuxièmement, Virgile ne s'intéresse qu'au bétail et aux abeilles ; la basse-cour, les volières, les parcs et les viviers ne figurent pas plus dans les *Géorgiques* que dans la définition de Cicéron et son contexte.

On peut objecter que les *prata*, joints par Cicéron aux *segetes*, n'occupent guère Virgile dans le chant I[1]. Il y a là, peut-être, une modification voulue par le poète... et par les circonstances ; depuis les guerres, les emblavures avaient tellement disparu en Italie, et les prairies gagné si dangereusement sur les labours, qu'à l'époque d'Auguste il ne convenait plus d'encourager l'élevage, par conséquent l'entretien des prairies naturelles ou artificielles ; mais il fallait, dans l'Italie, tributaire de la Sicile, de l'Afrique et de l'Égypte (*tria frumentaria subsidia rei publicae*), restaurer le goût des labours et des semailles[2]. Sans compter que Virgile, écrivant ses *Géorgiques*

1. Ils apparaissent, très rapidement, en deux passages : 1, 55-56 ; 289-290.
2. Cf. *Georg.*, 1, 506-507 :

... ... non ullus aratro
dignus honos; squalent abductis arua colonis;

en Campanie, avait sous les yeux des sites où les guérets, les vignobles et les champs d'oliviers l'ont toujours emporté sur les prairies. Car les *Géorgiques* sont le poème de la terre italienne et campanienne[1].

La division du *Cato maior* éclaire celle des *Géorgiques*. A ma connaissance, elle ne se trouve que dans ces deux textes. Elle n'est ni d'Hésiode, ni de Caton, ni de Varron. Le traité de Cicéron, vraie réussite, chef-d'œuvre de grâce et d'urbanité, devait être très connu des Romains. La définition qui nous occupe était présente à l'esprit de Quintilien, qui l'imitait ainsi dans son *Institution oratoire* : *cur non idem suademus agricolis, ne arua simul et uineta et oleas et arbustum colant? ne pratis et pecoribus et hortis et aluearibus auibusque accommodent curam?* (1, 12, 7).

Ici doit s'interposer une hypothèse : sans emprunter son plan à la division cicéronienne, Virgile aurait-il, après Cicéron, puisé à une même source? L'éloge de l'agriculture étant mis dans la bouche de Caton, on pourrait d'abord penser au vieil agronome latin. Nous avons vu que rien, dans le *De agri cultura*, n'annonçait cette division. On a depuis longtemps signalé combien l'esprit utilitaire du traité technique diffère de l'éloge enthousiaste et poétique que Cicéron prête à Caton dans son dialogue *de senectute*, comment le Romain d'antan, âpre au gain et cupide, devient, plus Cicéron que Caton, un artiste, sensible au pittoresque des champs autant qu'à leur fertilité. Le texte de Caton, qui se rapprocherait le plus de la division du *Cato maior*, est une prière à Mars, recommandée dans le *De agri cultura* (141) pour les Ambarvales ; la formule supplie le dieu d'être favorable aux fruits de la terre et aux blés, aux vignobles et aux jeunes pousses, aux pasteurs et aux bestiaux ; la division du *Cato maior* et des *Géorgiques* est plus détaillée, et le quatrième terme (les abeilles) manque dans la prière. Devons-nous penser à l'influence de Xénophon, dont Cicéron a traduit l'*Économique*[2], et

et, surtout, Varr., *R. R.*, 2, 1 : « *Ainsi cette terre, où les pasteurs fondateurs de Rome enseignèrent l'agriculture à leurs descendants, voit, à l'inverse, aujourd'hui, les nouvelles générations, par esprit de lucre et contrairement aux lois, transformer les terres à blé en prairies, oubliant la différence qui existe entre culture et pâture* » (trad. J. Bayet, *Litt. lat.*, Paris, 1934, p. 278).

1. Campanienne, en particulier, par le mariage de la terre et de la mer, si fréquent et si gracieux dans les *Géorgiques*; cf. E. de Saint-Denis, *Le rôle de la mer dans la poésie latine*, Paris, 1935, p. 166 et suiv.

2. Cf. Colum., 11, 1 : *in Œconomico Xenophontis quem M. Cicero latino sermoni tradidit.*

dont il a reproduit, dans le même *Cato maior* (17, 59), l'anecdote de Cyrus et de Lysandre dans les jardins royaux de Sardes? L'*Économique* de Xénophon contient un éloge de l'agriculture, par Socrate ; source de plaisirs, de prospérité pour la maison et d'exercices physiques, elle offre le nécessaire pour les offrandes et les sacrifices (car l'élève des troupeaux est étroitement liée à l'agriculture) ; elle est la mère et la nourrice des autres arts ; mais, dans cet éloge, Socrate ne considère que les céréales, les fruits, les bœufs, les chevaux et les brebis (*Économ.*, chap. 5). Plus loin, nous accompagnons Ischomachos à la campagne ; il y surveille des gens qui plantent, labourent, sèment, rentrent des récoltes (chap. 11) ; enfin, dans les chapitres 16 à 20, plus techniques, les travaux énumérés sont les labours, les semailles, le sarclage des emblavures, la moisson, le battage et le vannage, la plantation des arbres (vigne, figuier, olivier). Comme il fallait s'y attendre, ces considérations conviennent à la terre grecque. La division plus complète des travaux agricoles, dans Cicéron et Virgile, ne paraît pas empruntée à Xénophon.

Mais un autre rapprochement, entre le *Cato maior* de Cicéron et les *Géorgiques* de Virgile, permet, me semble-t-il, d'affirmer que celui-ci s'est bien inspiré de celui-là.

* * *

L'éloge de l'agriculture par Caton, dans le dialogue de Cicéron, s'élève immédiatement du terre-à-terre à la poésie, des considérations intéressées sur le rapport à la contemplation de la force créatrice qui anime la nature, gonfle le sein de la terre, fait germer le grain et grandir la tige, éclater l'œil du sarment et partir la vigne : *quanquam me quidem non fructus modo, sed etiam ipsius terrae uis ac natura delectat* (*C. M.*, 15, 51).Telle est l'idée maîtresse : la vitalité des végétaux. Cicéron ne se lasse pas de la signaler, de s'en délecter : *omitto enim uim ipsam omnium, quae generantur e terra* (15, 52), prétérition qui lui permet de peindre avec bonheur la vitalité de la vigne, après avoir déjà célébré celle des céréales menues, pointant, se haussant, se hérissant d'épis et de barbes. Et encore : *Qua* (il s'agit de la vigne) *quid potest esse cum fructu laetius, tum aspectu pulchrius? Cuius quidem non utilitas me solum, ut ante dixi, sed etiam cultura et natura ipsa delectat* (*C. M.*, 15, 53).

Sur les progrès de la tige de blé qui jaillit de la terre nourricière

et s'érige en épi, Virgile n'a pas insisté dans son chant I. Par contre, il doit à Cicéron le meilleur de son chant II, la poésie de la vigne, être vivant, presque humain par sa hâte luxuriante et sa personnalité volontaire. En effet, comment ne pas rapprocher ces deux textes :

Vitis quidem, quae natura caduca est, et, nisi fulta est, fertur ad terram, eadem, ut se erigat, clauiculis suis quasi manibus, quicquid est nacta, complectitur ; quam serpentem multiplici lapsu et erratico ferro amputans coercet ars agricolarum, ne siluescat sarmentis et in omnes partes nimia fundatur (*C. M.*, 15, 52) ; (la vigne naturellement tombe, et, sans tuteur, elle se porte vers le sol ; mais, pour se hausser, de ses vrilles, comme de mains, elle embrasse tout ce qu'elle a trouvé ; quand elle serpente de tous côtés et vagabonde, l'art des cultivateurs la réprime avec le tranchant du fer, pour l'empêcher de pousser une forêt de sarments et de trop déborder dans toutes les directions).

Ac dum prima nouis adolescit frondibus aetas,
parcendum teneris ; et dum se laetus ad auras
palmes agit laxis per purum immissis habenis,
ipsa acie nondum falcis temptanda, sed uncis
carpendae manibus frondes interque legendae.
Inde ubi iam ualidis amplexae stirpibus ulmos
exierint, tum stringe comas, tum brachia tonde ;
ante reformidant ferrum ; tum denique dura
exerce imperia et ramos compesce fluentis.

(*Georg.*, 2, 362-370)

(et tant que leur premier âge grandit en frondaisons nouvelles, il faut épargner leur fragilité ; et tant que le sarment s'élance avec joie dans les airs, lâché à toute bride dans l'espace pur, il ne faut pas encore attaquer la tige avec le tranchant de la serpette, mais, de l'ongle, pincer le feuillage et l'éclaircir. Ensuite quand les voilà parties, embrassant les ormes de leurs jets déjà robustes, alors émonde leur chevelure, alors ampute leurs bras ; avant, elles redoutent le fer ; c'est le moment d'exercer un pouvoir impérieux et de réprimer les rameaux débordants).

Je n'entends pas rapprocher des mots, mais mieux : un procédé de personnification ; mieux encore : l'esprit qui anime le passage de Cicéron, et tout le chant de la vigne. Cicéron a fourni le thème poé-

tique : la plante est animée ; sa vie débordante la pousse à surgir, à saisir un appui quelconque, *quasi manibus ;* il faut entrer en lutte avec sa nature exubérante et la refréner. Chez Virgile, la vigne est un adolescent qui, avec cœur, se jette dans la vie, qu'il faut d'abord traiter avec indulgence, ensuite avec sévérité. Ce rapprochement est d'importance, pour plusieurs raisons.

1° L'idée, fécondée par Virgile, lui a permis de substituer, dans le chant II, à un pittoresque extérieur et facile, une poésie intérieure. Car la poésie de la vigne est à peu près exempte, dans ce chant, de pittoresque ; le poète s'abstient des notations de couleurs dans l'évocation du vignoble à l'automne (v. 5, 403-404, 522) ; serait-il insensible à la richesse des velours cramoisis, galonnés d'or et de grenat que le soleil de septembre jette, comme dépouilles de feu, sur le vignoble changeant? Il dit quelque part l'alignement de la plantation en quinconce (275 et suiv.), qu'il compare à la légion, déployée en ordre de bataille ; mais beauté plus géométrique et rationnelle que pittoresque et sensuelle. Et comment expliquer cette lacune : dans ce chant de la vigne, on attend en vain la description à faire : la scène truculente des vendanges? Non, Virgile a banni ce pittoresque, élémentaire et banal. Mais, après Cicéron, il va plus avant, il se penche avec amour sur les plants, comme un terrien, insensible aux plaisirs des yeux, se courbe avec une sollicitude paternelle sur les végétaux qu'il élève. Là vraiment est la poésie du métier, la seule profonde.

Elle vivifie le chant de la vigne. Car cette vitalité, qui monte du sol et bout dans la sève, est plus apparente et plus émouvante dans la vigne que dans tout autre végétal : le réveil, chez elle, est tardif et brusque ; alors que tous les autres arbres fruitiers ont revêtu leur parure de fleurs, l'ont secouée à terre, et déjà endossé leur tenue d'été, la vigne sommeille encore, tordue et noirâtre, chose morte ; mais, tout à coup, les bourgeons éclatent et, en quelques semaines, c'est dans le vignoble un élan, une course, une ruée de frondaisons vers le soleil et la chaleur :

itaque ineunte uere in iis, quae relicta sunt, exsistit tamquam ad articulos sarmentorum ea, quae gemma dicitur, a qua oriens uua se ostendit, quae et suco terrae et calore solis augescens primo est peracerba gustatu, deinde maturata dulcescit uestitaque pampinis nec modico tepore caret et nimios solis defendit ardores (*C. M.*, 15, 53).

Et Virgile : ... *trudit gemmas* et *frondis explicat omnis* (*Georg.*, 2, 335) ; ... *se laetus ad auras* | *palmes agit laxis per purum immissus habenis* (*Ibid.*, 364-365) ; ... *ubi iam ualidis amplexae stirpibus ulmos* | *exierint* (*Ibid.*, 367-368).

Le vocabulaire de la vigne, dans la *deuxième Géorgique*, est imprégné de cette personnification poétique. Citons encore :

tantus amor terrae (301) ; *neu ferro laede retunso* | *semina* (301-302) ; *nec metuit surgentis pampinus Austros* (333) ; *trudit gemmas* (335) ; *animos tollent sata* (350) ; *capita*[1] (355) ; *contemnere uentos* | *assuescant* (360-361) ; *frons tenera imprudensque laborum* (372) ; *admorso in stirpe cicatrix* (379).

Après cela, comment le poète pourrait-il sympathiser avec l'olivier, cet arbre rigide et métallique, dont la vie paraît si ralentie : *tarde crescentis oliuae* (*Georg.*, 2, 3)? Pourtant l'olivier et l'huile jouaient dans l'économie rurale, et dans la cuisine italienne, un rôle important. Caton se serait passé de vin... ou aurait trouvé quelque habile recette pour fabriquer du vin sans raisin ; il n'aurait pu se passer d'huile ! Et Varron, dans son livre I (55-66), donnait de nombreux conseils pour la culture de l'olivier, la récolte et le pressurage des olives. Virgile traite l'olivier avec hâte et dédain (*Georg.*, 2, 420-425). Parce qu'il n'exige pas de culture? *non ulla est oleis cultura* (420). C'est vite dit. Et les agronomes ne partagent pas cet avis[2]. Mais l'olivier n'est pas un être vivant et sympathique. Les préférences de Virgile vont à la vigne ; nous savons pourquoi. Il y a une poésie de la vigne ; il y a même une philosophie de la vigne : et l'amour de l'homme égoïste entoure les êtres qui lui ressemblent le plus et lui rappellent sa vitalité, sa force et son ardeur juvéniles ; en cela se retrouve aussi le désir incorrigible de saisir l'avenir, vite, tout de suite.

2° Cette poésie de la vigne n'appartient qu'à Cicéron et à Virgile.

P. Jahn, qui a minutieusement confronté les *Géorgiques* avec l'*Histoire des Plantes* de Théophraste[3], a proposé, pour les vers 2, 362 et suiv., le rapprochement que voici :

H. Pl., 3, 7, 3 : ἅπαν δὲ τὸ φυτόν, ὅταν ἐκβλάστῃ τό πρῶτον, ἐὰν ῥιζωθῇ-

1. Qui pouvait être un terme technique, car il est employé par Caton, *De agr.*, 33, et par Cicéron, *C. M.*, 15, 53.

2. Cf. R. Billiard, *op. cit.*, p. 263 et suiv.

3. P. Jahn, *Eine Prosaquelle Vergils und ihre Umsetzung in Poesie durch den Dichter*, *Hermes*, 1903, p. 252.

ναι μηδὲν κινοῦντα τῶν ἄνω, καθάπερ ἐπὶ τῶν ἀμπέλων ποιοῦσιν ἀφιέντες τὰς ῥάχους, εἶθ' ὅταν ἰσχύωσιν, τότε περιαιρεῖν τὰ ἄνω καταλιπόντα τά κάλλιστα καὶ τὰ ἐπιτηδειότατα πεφυκότα..., ἀρριζώτου γὰρ ὄντος, ἐάν περιαιρῇ καὶ κινῇ τις, ἀσθενὲς ὂν κινδυνεύσει μᾶλλον.

13 : πρὸς τὰς τομὰς ἀσθενῆ... διὸ καὶ τὰ αὖα τούτων ἢ τᾶις χερσὶν ἀφαιρεῖν, ὥσπερ ἐλέχθη, τινὲς κελεύουσιν ἢ τοῖς (σιδήροις) ὡς ἐλαφρότατα.

Virgile a pu emprunter à Théophraste ces recommandations techniques, encore qu'elles n'aient rien de spécial et que Varron (1, 28) conseille d'épamprer la vigne entre le lever des Pléiades et le solstice, travail qu'il donne aussi pour délicat. Mais peu importe. Qui ne voit que, dans le vocabulaire de Théophraste, aucun terme, aucune image ne pouvait inciter Virgile à exploiter ce qui fait la supériorité et la grâce de son développement : la conduite de la vigne présentée comme une éducation, une pédagogie, « *mélange de douceur humaine et de fermeté romaine*[1] »?

1. L'expression est d'André Bellessort (*op. cit.*, p. 115), qui a très bien senti cette poésie de la vigne « : *Il ne l'assimile pas positivement à un être humain; mais, par la façon dont il nous la présente, par les expressions dont il se sert, par les images qu'il suggère, il nous la rend aussi vivante que le jeune héros d'un roman pédagogique. Regardez dans la plaine ou sur le penchant d'un coteau ses lignes symétriques traversées d'allées régulières : c'est ainsi que la légion développe ses cohortes et se forme en bataille. Vous ne serez donc pas surpris qu'on l'élève, comme la jeunesse romaine, en vue des pénibles combats à livrer. On aura soin d'éloigner du terrain où elle doit opérer le coudrier qui est une mauvaise fréquentation et l'olivier sauvage qui s'enflamme si rapidement par l'imprudence des pâtres. L'incendie est terrible. Les ceps en restent à jamais frappés de stérilité. L'olivier seul survit au désastre avec ses feuilles amères, — amères comme l'expérience prématurée des passions...* » (p. 114). On voit que, si Virgile a développé le thème cicéronien, M. Bellessort a développé la poésie virgilienne! Il a d'ailleurs, avec bonheur, traduit en vers le principal des passages qui nous occupent :

> « *Quand tu vois les bourgeons poindre à ton cep vivace,*
> *Épargne l'âge tendre, et dans le clair espace,*
> *Quand il pousse et s'élance heureux, fier et sans frein,*
> *N'y porte pas encor la serpe : feuille à feuille,*
> *Éclaircis son feuillage à la main, comme on cueille.*
> *Mais, autour de l'ormeau solidement étreint,*
> *Quand ses jets sont montés d'une plus haute allure,*
> *Émonde-lui les bras, tonds-lui la chevelure;*
> *Impose-lui les lois du fer qu'il ne craint plus;*
> *Réprime en maître dur les rameaux superflus* » (p. 115).

Il me plaît de noter que le Mistral de la Bourgogne, G. Roupnel, a, sous une autre forme, non moins poétique, célébré cette jeune et tendre ardeur de la vigne; il montre que la viticulture exige la collaboration de la main masculine, qui pioche, renouvelle, dégrimone, œuvre de force; et de la main féminine, qui ébourgeonne, attache les tailles neuves, pince et rogne, précautionneusement, œuvre de tendre sollicitude : « *C'est la petite main amicale de la femme qui donne à la vigne*

Consultons le passage de Varron ; c'est un philologue, féru d'étymologie ; à propos de cet épamprage, il introduit une digression savante sur les pousses de la vigne, explique le nom du jeune cep (*flagellum*), du cep vigoureux et plein de promesses (*palma*), des vrilles (*capreoli*), ainsi appelées parce qu'elles saisissent (*capere*) les tuteurs (*R. R.*, 1, 28). Dans les chapitres de son *Économie rurale* consacrés à la viticulture, j'ai cherché en vain cette personnification poétique, chère à Cicéron et à Virgile.

Même remarque pour le *De agri cultura* de Caton, dont les chapitres 33 et suiv. (soins à donner à la vigne) ne sont qu'une succession de verbes techniques, exempte de toute préoccupation littéraire, de toute recherche artistique : *deligare, ducere, alligare, ablaqueare, circumfodere, arare, propagare, occare, castrare, deicere, praecidere, resecare, sulcos interponere, uiuiradicem serere, fodere, pampinare, alligare, corrigere, subligare, pampinare, expellere, sarire.*

Enfin, si nous remontons aux Grecs, nous ne trouvons rien de semblable au thème poétique de Cicéron et de Virgile dans les *Travaux et Jours* (v. 570, 609-617) [1], ni dans l'*Économique* de Xénophon (chap. 19, 20). Ce thème, nettement indiqué dans le *Cato maior*, est habilement exploité dans la *deuxième Géorgique*. Ajoutons qu'il a été lourdement et pédantesquement repris par Columelle, comme il fallait s'y attendre de la part d'un admirateur enthousiaste, un peu naïf et très entaché de rhétorique. Cicéron s'était contenté, par un *quasi manibus*, de souligner son procédé ; Virgile, toujours discret, a tiré de la métaphore toute une série de termes imagés et de vivantes personnifications ; Columelle, pesamment, développe la comparaison de la vigne et du corps humain : *radices uelut fundamenta quaedam iecit (natura) ut iis quasi pedibus insisterent ; truncum deinde superposuit uelut quandam staturam corporis et habitus ;*

toute sa toilette de printemps, qui la pare et qui l'assure à mesure qu'elle grandit... C'est vous qui mettez l'ordre et la sagesse dans la vigne qui pousse, chez cette indisciplinée, chez cette frivole querelleuse, qui ne rêve que de tailles folles, et qui ne songe qu'à se friser de vrilles au lieu de mettre sa sève et sa science en gros raisins. » G. Roupnel, *La Bourgogne*, Paris, 1936, p. 90.

1. V. 570 : *songe à tailler les vignes : c'est le bon moment.* 609 et suiv. : *et quand Orion et Sirius auront atteint le milieu du ciel, et qu'Aurore aux doigts de rose pourra voir Arcture, alors, Persès, cueille et rapporte chez toi toutes tes grappes. Expose-les au soleil dix jours et dix nuits, mets-les à l'ombre pendant cinq. Le sixième jour, puise, et mets dans tes vases les dons de Dionysos riche en joies »* (trad. Mazon).

mox ramis diffudit quasi brachiis ; tum caules et pampinos elicuit uelut palmas (3, 10).

* * *

En résumé, il convient d'ajouter aux sources de Virgile, dans les *Géorgiques*, le chapitre 15 du *Cato maior*. De ce rapprochement, le résultat est double ; il vaut parce qu'il est double, et que la filiation proposée éclaire deux problèmes tout différents : le plan général du poème virgilien et la poésie de la vigne dans la *deuxième Géorgique*.

L'ordre et la division suivis par Virgile ne se trouvent chez aucun des poètes didactiques, ni aucun des agronomes, dont on le rapproche communément. Ce plan ne s'imposait pas du tout ; ni complet, ni proportionné, ni chronologique, il n'a rien d'un plan naturel, nécessaire et inévitable. Après Virgile, il n'a même pas été repris tel quel par un admirateur fervent comme Columelle. Or, ce plan éclectique ne se trouve que dans le chapitre 15 du *Cato maior* et dans les *Géorgiques*.

D'autre part, Virgile a emprunté au même chapitre un thème poétique qui vivifie son chant II : la sympathie de l'homme pour une plante où bouillonne la vitalité de la nature ; chez le poète, comme chez Cicéron — et chez eux seuls — la vigne, débordant de sève, devient une espèce d'être humain, d'adolescent fougueux. La poésie de la vigne, ainsi comprise et sentie chaudement, donne souvent à la *deuxième Géorgique* son alacrité particulière, son enthousiasme juvénile [1].

E. DE SAINT-DENIS.

1. Comme elle donne aux pays de vignobles leur visage que la joie de vivre éclaire, cette joie, dit encore G. Roupnel, « *dont s'exaltent tous les moyens, dont éclatent tous les germes, dont bouillonnent les sèves, et dont les cœurs s'échauffent non moins que les visages s'en illuminent* » (*Ibid.*, p. 82).